

Culte du 30 juin 2024. Prédication
Marc 5 : 21-43
Yves FREYCHET

Chers sœurs et frères, chers amis,

Nous vivons une époque qui, par bien des aspects, rappelle celle qui a précédé la deuxième guerre mondiale.

Sur le plan international : montée des nationalismes, des régimes autoritaires ou dictatoriaux, retour à l'expansionnisme des empires et aux guerres qu'il suscite.

Sur le plan national : retour en force de l'autoritarisme, du repli identitaire, du chacun pour soi, dégradation des services publics et des liens de solidarité, recherche de boucs émissaires, notamment les immigrés, pour expliquer nos échecs politiques et économiques.

Aujourd'hui, suite aux résultats préoccupants des élections européennes au regard de l'idéal des pères fondateurs, suite à la dissolution de l'Assemblée nationale décidée dans la foulée par le Président de la République, nous sommes appelés à exercer sans délai un choix de la plus haute importance pour notre démocratie, nos libertés et le vivre ensemble qui, depuis les années 1940, n'ont jamais été aussi menacés.

Heureusement, pour faire diversion, notre capitale accueille les jeux olympiques d'été ! Alors, pour que la photo soit belle, on déplace vers d'autres villes, par cars entiers, les SDF qui campaient dans des tentes sous les ponts de Paris.

On demande aux travailleurs parisiens de se mettre en télétravail ou de prendre leurs congés pendant cette période de réjouissances pour ne pas surcharger les réseaux de transports en commun. On implore le ciel de rendre l'eau de la Seine baignable. On mobilise les forces de l'ordre pour déjouer d'éventuels attentats. Feignant de ne pas voir qu'une partie croissante de la population n'arrive pas à joindre les deux bouts, on s'étonne qu'il reste autant de billets à vendre pour les différentes épreuves. On s'agite. Vite, on fait circuler la flamme. Elle passera par ici, elle passera par là...

Alors, à la veille des vacances d'été tant attendues, nous nous sentons toutes et tous un peu bousculés, fatigués par cette agitation, qui affecte prioritairement les plus démunis. Pour exercer nos choix avec discernement, nous avons besoin de prendre un peu de recul, nous aspirons toutes et tous à souffler un peu, à changer d'air, à arrêter un moment le rythme effréné et stressant d'un quotidien souvent plus subi que choisi..

Lorsque nous fonçons, sur la route ou dans la vie, notre champ de vision se rétrécit. Nous sommes concentrés sur le but à atteindre mais nous ne percevons pas toujours, ou pas toujours à temps, les obstacles ou les opportunités qui se présentent à nous sur les côtés. Aussi, nous voudrions ralentir un peu, prendre le temps d'élargir nos horizons, de profiter des personnes et des paysages qui nous entourent, retrouver nos cinq sens et un sens à notre vie. Oui, nous aspirons toutes et tous à vivre pleinement.

N'est-ce pas aussi ce qu'est venue chercher la foule qui se presse autour de Jésus dans le récit de Marc 5 aux versets 21 à 43 ?

Jésus déplace les foules. Il ne se contente pas d'enseigner dans les synagogues. Il va à la rencontre de l'humanité souffrante, de l'humanité marginalisée par la société. Il soigne avec amour les malades, les lépreux, les possédés, les paralysés. Et sa Parole fait autorité.

Dans le passage qui nous est proposé s'entremêlent, dans une tresse, deux récits intimement associés, deux destinées de femmes.

Une femme est atteinte dans sa féminité depuis douze ans pendant qu'une toute jeune-fille de douze ans voit son destin arrêté avant même d'être une femme.

Nous aborderons, dans un premier temps, la façon dont la demande de guérison est exprimée avant d'observer, dans un deuxième temps, la façon dont Jésus y répond.

I- La demande de guérison à Jésus :

Il convient tout d'abord de noter la place importante faite à ces femmes dans un monde, à l'époque, très masculin. Il est très intéressant de relever aussi que c'est un homme, un notable, chef de la synagogue, qui se jette aux pieds de Jésus et l'implore de venir imposer les mains sur « sa » petite fille mourante afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive.

C'est le seul cas dans les évangiles où un homme se dérange pour sa fille.

Les enfants ne comptaient pas beaucoup à l'époque. Il a fallu que Jésus se fâche pour les laisser venir à lui. Il a fallu aussi que la renommée de Jésus soit grande pour que ce notable religieux ne voie pas d'autre solution que de recourir à lui pour sauver sa fille.

On sait, en effet, que les relations entre Jésus et les religieux, pharisiens, sadducéens, grands prêtres et scribes notamment, n'étaient souvent pas évidentes, pour ne pas dire mauvaises, ces derniers étant probablement jaloux de l'ascendant de Jésus sur leurs ouailles.

Tout nous laisse penser, à travers le texte, que Jaïros tient à sa fille comme à la prunelle de ses yeux. Il l'aime, c'est sûr. Depuis douze ans, elle est la fierté, la joie de sa famille et de son entourage.

Jaïros aime « sa » petite fille d'un amour maladif, presque étouffant. Il la surcouve. C'est sa poupée. Sans aide extérieure, cette toute jeune-fille ne peut que s'étioler, se dévitaliser.

Françoise DOLTO, dans le livre coécrit avec Gérard SÉVÉRIN, « L'Évangile au risque de la psychanalyse » relève à juste titre que Jaïros ne fait pas mention de sa femme, la mère de l'enfant.

Si tel avait été le cas, il aurait dit « notre » enfant. Jaïros est un papa poule de type maternant. Sa fille, c'est un peu «sa» chose. Jaïros ne peut supporter que sa fille grandisse, qu'elle lui échappe en devenant nubile, puis femme, puis mère à son tour.

Il est, lui aussi, en état de mort menaçante. En effet, si sa fille, objet de sa fierté, lui échappe, si sa fille suit ses propres désirs et non les siens, il perd non son sang comme la femme hémorragique mais le fruit de son sang. Et Jésus entend l'appel de cet homme perdu, ressent sa peine profonde mais révélatrice d'un dysfonctionnement relationnel.

Il compatit et se met en marche aussitôt avec lui, il l'accompagne chez lui sur un chemin, qui va être un chemin de conversion.

Quant à la femme hémorragique, sa situation n'est guère plus enviable. Considérée comme impure, elle est exclue, depuis douze ans, d'une vie sociale et sexuelle épanouie. Elle n'est pas en état de désirer ou d'être désirable selon la loi juive. Il est en effet écrit dans le livre du Lévitique au chapitre 15 (versets 24-25) que « Si un homme couche avec une femme qui a ses règles, l'impureté de ses règles l'atteindra (...) Lorsqu'une femme aura un écoulement de sang de plusieurs jours, hors du temps de ses règles, ou si ses règles se prolongent, elle sera pendant toute la durée de cet écoulement dans le même état d'impureté que pendant le temps de ses règles. »

Vous imaginez, pour cette femme, la tragédie qui dure depuis douze ans. Tragédie aggravée par de nombreux traitements médicaux douloureux, inefficaces et ruineux dans tous les sens du terme.

Elle a dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration. Elle n'est plus rien aux yeux de la société et elle n'a plus rien. Cela étant, elle a appris ce qu'on disait de Jésus et elle se raccroche à cet ultime espoir en se fondant dans la foule qui le suit, pour ne pas attirer l'attention.

Elle touche discrètement, par derrière, le pan du manteau de Jésus en se disant qu'ainsi elle sera sauvée. Elle ne veut surtout pas être remarquée et elle n'a plus rien à perdre...

Le manteau dans la Bible, au-delà du vêtement, de la couverture sociale, représente un attribut investi de la puissance divine : on pense notamment au récit de David qui découpe un pan du manteau de Saül mais ne va pas au-delà car le roi Saül est oint par le Seigneur. Il y a comme une attente un peu surnaturelle, de la part de la femme hémorragique, mais peut-elle comme Jaïros exposer son cas de femme impure à Jésus devant cette foule potentiellement hostile ? Imaginez la difficulté.

Quelle va être la réponse de Jésus à ces deux demandes presque simultanées ?

II- La réponse de Jésus

A peine Jaïros a-t-il supplié Jésus d'imposer les mains sur sa fille mourante pour qu'elle vive que le Christ se met en marche avec lui, suivi et pressé par une grande foule.

Et c'est à ce moment là que la femme hémorragique intervient et touche un pan du manteau du Christ. Sa demande à elle est toute intériorisée. Elle vit cachée et besogneuse, honteuse, sans perspective de plaire à un homme, de fonder une famille et d'avoir des enfants.

Elle est impure à ses propres yeux comme aux regards des hommes. Intouchable et frustrée, sa désespérance a douze ans. Sa demande à elle, à ce stade, ne peut pas être explicite. Elle tient dans ce geste ultime de toucher un pan du manteau de Jésus, comme une prière en acte. Et la réponse, pas explicite à ce stade non plus, est immédiate. Aussitôt, la source d'où elle perdait le sang est tarie et elle sent dans son corps qu'elle est guérie de son infirmité.

Aussitôt, Jésus a conscience de la force qui est sortie de lui et se retournant dans la foule, il demande : « Qui a touché mes vêtements ? »

Ses disciples semblent surpris, voire dépassés, par cette question. « Tu vois la foule qui te presse de tous côtés et tu demandes : qui m'a touché ? »

Jésus ne peut donner sa force à ceux qui le pressent de tous côtés que s'ils le désirent et le demandent avec la puissance authentique du désir, qui est oubli de soi et totale foi en l'autre, désir porté par une immense espérance.

Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui est arrivé, vient se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui répond alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal. »

Guérie, elle se sent honteuse d'avoir, telle une voleuse, dérobé de sa force à celui qui pouvait tout. Mais Jésus, touché par cet acte de foi, la rétablit aux yeux de tous, dans sa féminité retrouvée. Elle est réinsérée dans le tissu social. Elle va pouvoir vivre pleinement sa vie de femme.

A peine est-elle guérie que l'on apprend, par un émissaire, la mort de la fille de Jaïros. Il y a une concomitance frappante entre la féminité retrouvée de la femme guérie et l'annonce de la mort de la fille de Jaïros.

L'émissaire suggère de ne pas déranger davantage le Maître, puisque la situation est irréversible à vue humaine.

Mais, sans tenir compte de ces paroles, Jésus, qui ressent et mesure son immense détresse, dit à Jaïros : « Sois sans crainte, crois seulement. » Et il ne laisse personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques et son frère Jean. Arrivé à la maison du chef de la synagogue, Jésus voit de l'agitation, des gens qui pleurent et qui crient. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte, elle dort. » Alors, ils se moquent de lui. Mais il met tout le monde dehors et ne garde avec lui que le père et la mère de l'enfant ainsi que les 3 disciples qui l'accompagnent.

Pourquoi exclure la foule et tout ce monde qui pleure et se lamente ?

Probablement parce que les gens rassemblés là gémissent non pas sur cette fillette mais sur la vedette qu'elle représentait, sur la fille choyée du chef.

Jésus supprime tout le pathos, tout le mélodrame des lamentations, toutes les protections et usages qui avaient enfermé la petite.

Et les moqueries et railleries de ces gens révèlent certainement une angoisse face à l'inconnu qui bouscule leurs certitudes comme l'Église a pu être bousculée et n'a pas été en mesure d'admettre au début du 17^{ème} siècle la théorie de Galilée selon laquelle la terre tournait autour du soleil, doctrine considérée comme hérétique puisque à ses yeux la terre était le centre de l'univers.

Entouré des parents de la jeune-fille et des 3 disciples, 3 figures masculines bienveillantes et témoins de la scène, Jésus prend la main de l'enfant et lui dit : « Talitha qoum », ce qui veut dire : « Fillette, je te le dis, réveille-toi ! ». Aussitôt, la fillette se lève et se met à marcher. Sur le coup, les parents sont tout bouleversés et Jésus leur recommande de ne rien dire à personne et de donner à manger à leur fille.

La fillette, objet du père, est morte. La jeune-fille, sujet autonome, peut advenir enfin. Jésus, en lui donnant la main et en l'appelant à se réveiller, la relève, la ressuscite.

Elle a autour d'elle une situation en mutation. En remplaçant sa mère au côté de son époux au moment de son réveil, Jésus initie cette fille à son avenir de femme : il la sépare de son père rapproché de son épouse, comme autrefois sa mère fut séparée de son propre père pour se marier.

Les parents sont bouleversés car ils découvrent que l'enfant qu'ils aimaient n'est pas celle qui ressuscite. Une résurrection, c'est une rupture, une mutation. La fillette est devenue une jeune-fille autonome. Ils doivent à présent se contenter de lui donner à manger, de satisfaire ses besoins élémentaires et de la laisser aller vers son propre avenir avec ses propres désirs. Quant à la recommandation de ne pas parler, elle vise surtout à éviter d'en faire à nouveau un objet d'admiration, une héroïne, malgré elle, d'exploits spectaculaires.

Ainsi Jésus, éveille et relève la jeune-fille mais aussi ses parents en mettant chacun face à ses propres responsabilités.

Oui, « Grâce au Christ, la vie a vaincu la mort »

Puissions nous, à notre tour, entendre les appels de ceux qui ont besoin de notre écoute et de notre secours, puissions nous voir leur humanité souffrante, ressentir leur détresse et les aider à se relever et à se révéler pour ce qu'ils sont : des êtres humains dignes et responsables, qui n'aspirent qu'à une chose : vivre pleinement, dans une communauté humaine réconciliée et bienveillante ! Cet objectif, vous l'avez compris, rejoint bien sûr celui de l'ACAT.

Amen.